

A photograph of a woman from the waist down, wearing a vibrant red, knee-length, flared dress and matching red high-heeled shoes with bows. She is walking down a set of wide, light-colored stone steps. The background is a soft, out-of-focus green wall. The text is overlaid on the right side of the image.

ADRIANA
TRIGIANI

Très chère
Valentine

GRANDS ROMANS

POINTS

Adriana Trigiani est une romancière américaine d'origine italienne. Ses romans ont été traduits dans plus de trente pays. *L'Italienne* a figuré sur la liste des best-sellers du *New York Times* et a été vendu à plus de 50 000 exemplaires en France. *Bienvenue à Big Stone Gap* a été adapté au cinéma en 2014 avec Ashley Judd et Whoopi Goldberg.

DU MÊME AUTEUR

L'Italienne

Charleston, 2014
et « Points », n° P4049

Bienvenue à Big Stone Gap

Charleston, 2015
et « Points », n° P4255

Lucia, Lucia

Charleston, 2017
et « Points », n° P4818

Adriana Trigiani

TRÈS CHÈRE
VALENTINE

R O M A N

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fabienne Duvigneau*

Éditions Charleston

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Very Valentine

© The Glory of Everything Company, 2009

ISBN 978-2-7578-8262-7

(ISBN 978-2-36812-455-0, 1^{re} publication)

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019
pour l'édition en langue française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*En mémoire de mon grand-père,
Carlo Bonicelli, maître bottier*

Mariage à Long Island

JE NE SUIS PAS LA JOLIE SŒUR.
Je ne suis pas non plus la sœur intelligente. Je suis celle qui est rigolote. On me voit ainsi depuis si longtemps que toute ma vie, finalement, je me suis dit : *Toi, tu es la rigolote.*

Si je devais mourir, et croyez-moi je n'en ai aucune envie, mais si je devais choisir un endroit, je voudrais mourir exactement ici, dans les toilettes pour femmes du grand hôtel La Dolce Vita. C'est l'effet des miroirs. J'ai l'air tout simplement canon, même en 3D. Sans être une scientifique, je pense qu'il y a quelque chose, dans la manière dont les glaces sont inclinées, dans le chatolement du marbre bleu et la lumière dorée des lustres en cristal, qui crée une illusion d'optique et transforme mon reflet en une longue cuillère à cocktail toute mince et rose.

C'est ma huitième réception (la troisième en tant que membre d'honneur) à La Dolce Vita, le nom officiel de l'usine à mariages préférée de notre famille à Long

Island. Tous les gens que je connais se sont mariés ici, du moins tous les gens avec qui j'ai un lien de parenté.

En 1984, mes sœurs et moi y avons fait nos premiers pas en portant les fleurs au mariage de notre cousine Mary Theresa, qui comptait plus de membres d'honneur sous le dais nuptial que d'invités aux tables. Ce mariage, outre un échange de vœux sacrés entre une femme et un homme, était aussi un *spectacle*, avec des costumes, une chorégraphie et des éclairages spéciaux, où la mariée était une star et le marié tenait le rôle du machiniste.

Mary T. se considérant comme une altesse royale italo-américaine, il y avait une haie de Chevaliers de Colomb lorsque le cortège s'est rendu au salon vénitien au plafond semé d'étoiles.

Les chevaliers étaient d'une élégance souveraine avec leurs smokings, leurs ceintures rouges, leurs capes noires et leurs chapeaux tricornes à plumes de marabout. J'avais en même temps que les autres fillettes, tandis que l'orchestre entonnait *Nobody Does It Better*, mais j'ai voulu m'enfuir quand les chevaliers ont levé leurs épées pour former une voûte. Tante Feen m'a rattrapée et poussée en avant. Les yeux fermés, agrippant mon bouquet de toutes mes forces, j'ai couru sous les épées comme si j'étais poursuivie par des démons.

Malgré ma peur de ce qui est acéré et qui peut tuer, je suis tombée amoureuse de La Dolce Vita ce jour-là. C'était ma première grande soirée italienne. J'étais terriblement impatiente de grandir et de ressembler à ma mère et à ses amies qui buvaient des vodkas orange dans des verres en cristal taillé, toutes frémissantes sous les sequins argentés dont elles étaient couvertes de la tête aux pieds. À neuf ans, je trouvais que La Dolce Vita avait une classe folle. Peu m'importait que le bâtiment, vu depuis la voie rapide en bordure de Northern

Boulevard, se dresse comme un casino de la Riviera française relooké façon Long Island. Pour moi, c'était la Maison enchantée.

L'enchantement commence dès que la voiture s'arrête devant l'entrée de l'hôtel. La majestueuse allée circulaire paraît tout droit tirée d'un roman de Jane Austen, et évoque aussi le parvis du voiturier devant Neiman Marcus dans un luxueux centre commercial du New Jersey. Telle est la caractéristique de La Dolce Vita : partout où se pose votre regard, l'établissement vous rappelle des lieux élégants où vous êtes déjà allé. Les hautes fenêtres sont une allusion au Metropolitan Opera de New York, tandis que la fontaine est clairement une réplique de la fontaine de Trevi. On pourrait presque se croire dans le centre de Rome, si l'on ne remarquait pas que l'eau qui cascade couvre à peine le bruit de la circulation sur la I-495.

Les jardins sont une merveille d'entretien, avec de longs rectangles délimités par des buis, des haies d'ifs, des médaillons ovales de troènes, des buissons de myrte dressés comme des cônes de crème glacée. Des lits de cailloux brillants émaillent les massifs soigneusement taillés, prélude décoratif aux sculptures en verre translucide qui surplombent le bar à sushis.

L'éclairage extérieur reproduit la splendeur de Las Vegas, mais ici la touche artistique témoigne d'un goût beaucoup plus sûr. Les ampoules savamment dissimulées répandent une lueur discrète et tamisée. Des buissons en forme de croissants de lune gardent la porte d'entrée. Au-dessous, des oiseaux lumineux piqués dans des boules de verdure dansent comme des ombrelles à cocktail.

L'orchestre joue *Burning Down the House* des Talking Heads pendant que je reprends mon souffle

dans les toilettes pour femmes. Je suis seule pour la première fois en ce jour du mariage de ma sœur Jaclyn, et j'apprécie. La journée a été longue. La tension de ma famille entière s'est logée dans mes cervicales. Quand mon tour viendra, je m'enfuirai pour me marier à la mairie, parce que mes os ne supportent plus la pression que leur infligent ces extravagants mariages des Roncalli. Je n'aurai pas les crevettes panées à la bière ni les rillettes de saumon, mais je survivrai. Les mois de préparatifs pour ce mariage ont failli me provoquer un ulcère, et son exécution a déclenché une palpitation de ma paupière droite. Elle ne s'est apaisée que lorsque j'y ai appliqué un anneau de dentition glacé que j'ai subtilisé au bébé de ma cousine Kitty Calzetti après la messe nuptiale. Malgré les brûlures d'estomac, c'est un jour merveilleux, parce que je suis heureuse pour ma petite sœur. Je me rappelle l'avoir tenue dans mes bras à sa naissance, telle une rose en porcelaine de Capodimonte.

Je brandis devant le miroir ma pochette à sequins taillée comme un verre à martini (cadeau de la mariée pour l'occasion) et je déclare :

– J'aimerais remercier Kleinfeld de Brooklyn, qui a écrasé Vera Wang en produisant une robe de mariée bustier sans égale. Et j'aimerais aussi remercier Spanx, le génial concepteur de gaines amincissantes, grâce à qui la poire qui me tient lieu de silhouette s'est muée en planche de surf.

Je m'approche plus près du miroir et inspecte mes dents. Il n'y a pas de mariage italien sans palourdes à l'ail et au persil, et chacun sait où ce dernier atterrit.

Mon maquillage professionnel, assuré (à moitié prix) par la belle-sœur de la meilleure amie de la mariée, Nancy DeNoia, tient vraiment bien. Elle l'a réalisé vers

huit heures ce matin, et nous en sommes maintenant au dîner, mais il reste frais et impeccable. « C'est la poudre. *Banane*, de LeClerc », a affirmé ma sœur aînée, Tess. Et elle sait de quoi elle parle : elle a gardé le teint mat pendant ses deux accouchements. Nous avons des photos pour le prouver.

Ce matin, mes sœurs, notre mère et moi avons pris place sur des chaises pliantes devant le grand miroir « Âge d'or d'Hollywood » de Maman, dans la chambre de la maison Tudor de mes parents à Forest Hills. Une ribambelle de jolies (pas toutes) demoiselles d'honneur assises côte à côte.

– Regardez-nous, a dit ma mère en étirant le cou comme une tortue, les mains en coupe sous son menton. On croirait que nous sommes sœurs.

– Nous *sommes* sœurs, lui ai-je rappelé, un œil sur les autres dans le miroir.

Voyant l'expression blessée de ma mère, j'ai ajouté :

– Et toi... tu es notre mère adolescente.

– N'exagérons pas !

Ma mère de soixante et un ans, baptisée Michelina en hommage à son père, Michael (tout le monde appelle ma mère « Mike »), avec son visage en forme de cœur, ses grands yeux marron, ses lèvres charnues et son rouge à lèvres de la couleur d'un pot en terre cuite, s'est admirée d'un air satisfait dans le miroir. Ma mère est la seule femme que je connaisse qui arrive déjà complètement maquillée devant la maquilleuse.

Les sœurs Roncalli, une fois exclu notre frère unique et aîné de la fratrie, Alfred (alias Le Raseur), et Papa (surnommé Dutch), sont un club réservé aux filles et ouvert H24. Nous sommes des meilleures amies qui partagent tout, à deux exceptions près : nous ne discutons jamais de nos vies sexuelles ni de nos comptes bancaires.

Nous sommes liées par la tradition, par des secrets, et par le lisseur à cheveux de notre mère.

Ce lien a été forgé quand nous étions petites. Maman avait inventé les sorties Entre Filles ; elle nous a ainsi traînées à une rétrospective de Nettie Rosenstein au FIT – le Fashion Institute of Technology – ou à notre première pièce de théâtre sur Broadway, *Bonsoir Maman*. En sortant du théâtre, elle a déclaré : « Qui aurait pensé qu'elle se tuerait à la fin ? », inquiète de nous avoir traumatisées à vie. Nous voyions le monde à travers les élégantes jumelles d'opéra de Maman. Chaque année, la semaine précédant Noël, elle nous emmenait boire un thé au Palm Court, dans le luxueux salon du Plaza Hotel. Après nous être gavées de délicieux scones arrosés de crème Chantilly et de confiture de framboises, nous prenions notre photo sous le célèbre portrait d'Eloise. Nous étions toutes habillées pareil, et Maman, bien sûr, se tenait à nos côtés.

Quand Rosalie Signorelli Ciardullo s'est mise à vendre du fond de teint minéral à domicile, devinez quels mannequins Maman lui a proposés pour l'accompagner ? Tess (peau sèche), moi (peau grasse) et Jaclyn (peau sensible). Quant à Maman, qui avait cinquante-trois ans à l'époque, elle a offert ses services auprès du groupe des trente-neuf ans.

– Tous les grands artistes commencent avec une toile vierge, a annoncé Nancy DeNoia en étalant une base couleur Cheerios sur mon front.

J'ai failli répondre : « Ceux qui s'autoproclament artistes n'en sont probablement pas. »

Mais pourquoi iriez-vous contredire la femme qui tient dans sa main les outils pour vous transformer en Cher au top de sa carrière ?

Je me suis tue tandis qu'elle tapotait l'éponge sur mes joues.

– On efface le tarin..., a dit Nancy en posant le maquillage par petites touches appuyées sur l'arête de mon nez.

Son haleine sentait le chewing-gum à la menthe, et je me suis souvenue du jour où j'avais reçu un coup de batte de base-ball sur le nez en classe de troisième. On m'avait appliqué de la glace de la même manière, tandis qu'un flot de sang coulait sans discontinuer de mes deux narines.

Tel un architecte passant en revue son chantier, Nancy la Délicate a reculé pour observer mon visage.

– Bon, le nez a disparu. Maintenant, je peux sauver le reste.

J'ai fermé les yeux et feint de méditer pour que Nancy cesse de détailler à voix haute, un à un, les défauts de ma physionomie. Elle a pris un pinceau fin, l'a trempé dans de l'eau froide, puis l'a passé sur un boîtier carré imbibé d'une encre châtain. J'ai senti mes sourcils me chatouiller pendant qu'elle dessinait de minuscules poils. Moi, j'ai grandi avec Madonna pour modèle : quand elle épilait, j'épilais. J'en paie le prix à présent.

J'avais le visage raide de peinture fraîche jusqu'à ce que Nancy plonge un pinceau kabuki dans la poudre et me réveille la peau avec des mouvements circulaires, comme lors de la phase lustrante à la station de lavage Andretti. À la fin, je ressemblais à un chiot nouveau-né, lisse et pâteux, avec des yeux humides, et pas de nez.

Dans les toilettes, je me fais une séance retouche rouge à lèvres, parce que moi, je *mange* aux mariages. Après des semaines de régime pour rentrer dans ma robe, je me dis que je mérite bien une tournée de Pink Lady, tous les canapés que je peux avaler, et assez de

cannoli pour laisser un cratère sombre sur le plateau tournant au milieu de la table vénitienne. Je ne suis pas inquiète : j'éliminerai tout cela en dansant sur la version longue de l'*Electric Slide*. Je prends le tube de rouge à lèvres dans mon sac. Il n'y a rien de pire que des lèvres nues avec un contour indélébile tracé au crayon prune. Je remets de la couleur au milieu.

Enfants, quand nous ne nous déguisons pas en mariées, mes sœurs et moi jouions à Notre Enterrement. Non que mes parents soient des gens morbides, ni que nous ayons traversé des expériences terribles. Nous sommes italiennes, tout simplement, et c'est donc la loi dans l'univers Roncalli : pour tout événement heureux, il doit y avoir une contrepartie triste. Les mariages sont pour les jeunes et les enterrements sont les mariages des vieux. Les uns comme les autres, ainsi que je l'ai appris, requièrent une longue préparation.

Il y a des règles sacrées dans notre famille. L'une impose d'assister à l'enterrement de toute personne connue ou avec laquelle nous avons eu un contact quelconque : les membres de la famille (issus du même sang, pièces rapportées et leurs cousins), les amis proches, mais aussi les professeurs, les coiffeuses et les médecins. Tout professionnel qui a émis une opinion ou rendu un diagnostic est admissible. Il y a une catégorie spéciale pour les livreurs, parmi lesquels « Oncle Larry », notre fidèle serviteur de chez UPS qui est parti brutalement un samedi matin de 1983. Maman nous a fait manquer l'école le lundi suivant pour nous emmener à son enterrement à Manhasset. « Question de respect », nous a-t-elle dit à l'époque, mais nous connaissions la vraie raison. Elle aime se pomponner, c'est tout.

La deuxième règle de la famille Roncalli est de participer à toutes les fêtes et à tous les mariages auxquels

nous sommes invités, y compris celui du cousin Paulie, ce pervers qui a été renvoyé de l'école de danse Arthur Murray pour avoir peloté la prof (l'affaire s'est réglée à l'amiable, sans procès).

Il y a une troisième règle : ne jamais admettre que Maman s'est fait refaire le nez en 1966. Peu importe qu'elle ait un nez à la Annette Funicello, alors que nous, ses enfants biologiques, avons un profil digne de Marty Feldman. « Personne ne devinera jamais... sauf si vous le leur dites, nous a sermonnés notre mère. Et si on vous interroge, vous n'avez qu'à répondre que le gène du nez de votre père était dominant. »

– Ah, tu es là !

Ma mère entre en trombe dans les toilettes, toute de soie chiffonnée et de plumes. On dirait une mandarine frappée, comme si quelqu'un l'avait fourrée dans un mixeur et avait appuyé sur la fonction « glace pilée ».

– Ces miroirs sont incroyables, non ?

Maman présente son dos au miroir et scrute l'arrière de sa robe par-dessus son épaule. Satisfaite, elle déclare :

– J'ai l'air d'une sylphide. On peut penser ce qu'on veut, le régime Jenny Craig, ça marche. Comment c'est, à ta table ?

– Atroce.

– Oh, arrête. Tu es à la table des Amis. Tu es censée...

Elle serre les poings et pédale à toute vitesse. Je déteste lorsqu'elle fait ce geste, mais elle n'en tient pas compte.

– ... assurer l'animation.

– Maman, s'il te plaît.

– Cette attitude toxique t'empêche de t'amuser. Tu ressembles à un pétrolier qui déverse une nappe d'hydrocarbures en pleine mer.

Ma mère applique son rouge à lèvres sans se regarder dans le miroir, les yeux fixés sur moi. Elle referme le tube en métal d'un geste brusque.

– Tu aurais dû venir accompagnée. Ne t'étonne pas si tous les couples que nous connaissons te proposent leur fils unique comme on offre une brochette de bœuf.

– Les Delboccio aimeraient que je me mette avec Frank.

Je m'appuie contre le mur et croise les bras parce que, franchement, je ne peux pas m'asseoir dans cette robe. La gaine me broie le diaphragme.

– Formidable ! Tu vois, c'est le destin qui a voulu que tu sois à la table des Amis.

– Maman, Frank est gay.

– Oh, vous les filles. Vous utilisez cette carte gay chaque fois que ça vous arrange. Il a quarante-trois ans, il ne s'est jamais marié et il accompagne sa mère avec son club de mah-jong dans les îles tous les printemps, et alors ? Ça ne veut pas nécessairement dire qu'il est gay. C'est peut-être juste un hétéro qui sent bon, qui s'habille avec goût et qui s'intéresse aux gens quand il leur parle. Fais-moi plaisir. Sors avec Frank. Va danser ! Va au musée ! Au restaurant ! Tu porteras tes jolies tenues et tu te distrairas, au moins, avec un homme qui a de l'allure et qui sait comment traiter les femmes ! Un « gai luron » – voilà le véritable sens du mot « gay ».

Maman m'observe, et l'expression qu'elle voit sur mon visage lui fait fondre le cœur, comme toujours depuis aussi loin que je m'en souviens. Elle est de mon côté, de cela je ne douterai jamais.

– Tu as tellement à offrir, Valentine. Je ne veux pas que tu baisses les bras. Tu es une gagnante ! Tu es drôle !

Ma mère me serre dans ses bras.

– Viens là, que je te regarde.

Elle pose ses mains sur mon visage.

– Tu as une beauté très originale. Tes beaux yeux marron sont écartés juste comme il faut. Tu as hérité les lèvres de mon côté de la famille, Dieu merci. Les lèvres des Roncalli sont si minces, il faut les maintenir avec du Velcro pour pouvoir mâcher. Et ton nez, malgré ce que Nancy a dit aujourd’hui...

– Maman, tout va bien.

– C’était grossier de sa part. Mais je me suis mordu la langue pour ne rien répondre parce qu’il y a deux catégories de personnes avec qui on ne discute jamais : les artistes maquilleuses et les plombiers. Les uns comme les autres, ils ont tout pouvoir. Et ton nez est parfait. L’arête est mince, ce qui est adorable de profil, et il est droit, alors que le mien avait une bosse.

– Ah bon ?

Je n’en reviens pas que ma mère évoque L’Opération. Je n’ai jamais vu son ancien nez. Il n’existe qu’une seule photo de Maman avec son nez d’avant, mais c’est une photo de classe lorsqu’elle était au lycée, et sa tête est si petite qu’on ne distingue pas bien ses traits.

– Oh oui, une bosse hideuse. Mais tu sais, j’ai toujours considéré cette bosse avec calme et lucidité. Je la voyais comme une imperfection que je pouvais réparer. Il y a des choses qu’on peut réparer dans cette vie. Alors, on les répare, et on avance.

– Tu es en train de me dire que je devrais me refaire le nez ?

– Personnellement, je n’y toucherais pas. En plus, le nez se voit moins chez quelqu’un de grand. Sois reconnaissante d’avoir pris tout ce qu’il y a de plus grand dans la famille.

– Merci, Maman.

Parmi la population moyenne, un mètre soixante-quatorze n'est pas exactement grand, mais aux yeux de ma famille, je suis un séquoia géant.

Maman ouvre sa minuscule pochette à sequins, en sort un atomiseur Dolce & Gabbana au bouchon rouge et s'en asperge la nuque.

– Tu en veux ?

– Non. La table des Amis devra se contenter de mon odeur musquée naturelle.

Maman lève haut le bras et vaporise du parfum au-dessus de ses cheveux, remontés en un époustouflant chignon banane constellé de paillettes orange, véritable sémaphore qui, selon votre position sur la piste de danse, peut vous aveugler de ses feux.

Quand j'étais petite, je la regardais se transformer devant le miroir avant de sortir avec Papa. Organisée et efficace, elle commençait par disposer ses divers produits et instruments sur la table de maquillage, ouvrait les poudriers, dévissait les capuchons des tubes et des flacons. Ensuite, elle réfléchissait, tout en taillant son eyeliner au-dessus de la poubelle. Une fois qu'un long serpent brun s'était détaché du crayon, elle soulignait la limite inférieure de ses sourcils, estompait à la brosse, puis posait l'ombre à paupières sur l'arcade.

– Ça ne va pas, Valentine ?

– Si, si. Je t'aime, c'est tout. C'est tout.

– J'ai hâte de découvrir ce que...

Ma mère s'interrompt, soudain pensive.

– Tu sais quoi ? reprend-elle. Si tu es la seule de mes enfants qui reste vieille fille, je te défendrai fièrement toute ta vie. Enfin, si c'est *vraiment* ce que tu souhaites.

Voilà sans doute la qualité que je préfère chez ma mère. Elle voit le célibat comme une infirmité, un peu

comme être manchot, mais elle ne me donne jamais l'impression que je dois adopter son point de vue.

– Maman, je suis très heureuse.

– Tu pourrais l'être davantage.

– Ça, c'est vrai.

Elle pointe un doigt sur moi.

– Tu peux réinventer ta vie comme tu veux. Tu n'es pas obligée de vivre avec ma mère et de fabriquer des chaussures.

– J'adore mon boulot, et j'adore l'endroit où j'habite.

– Je ne comprendrai jamais. Moi, tout ce que je désirais, c'était partir de chez moi. Et je n'ai jamais eu envie d'être créatrice de chaussures.

Maman et moi retournons bras dessus, bras dessous à la réception, tels deux astéroïdes, l'un rose, l'autre orange vif, évoluant sur un fond de ciel bleu vénitien. Puis je comprends que ce n'est pas pour cette raison que les invités nous regardent. J'ai sûrement l'air de soutenir ma mère – on doit donc se dire qu'elle a trop bu, ou bien, Dieu nous en préserve, qu'elle est assez vieille pour avoir besoin d'aide. J'entends presque les pensées de ma mère cliqueter dans son cerveau à la manière de rouages tandis qu'elle aussi décode la situation. Elle me lâche le bras avec un geste gracieux et exécute une pirouette à trois cent soixante degrés au milieu de la piste de danse. Je plonge dans une révérence, comme si nous avions préparé ensemble ce petit numéro. Maman m'adresse un salut juvénile de la main et s'éloigne d'une démarche chaloupée en direction de la table des Parents, ne me laissant pas d'autre choix que de regagner la tyrannie des Amis.

La toute nouvelle belle-mère de ma sœur, Mrs McAdoo, porte un bouquet de corsage en roses pourpres qui pend comme un gros pneu sur sa robe de crêpe lilas. Le teint

pâle de Mrs McAdoo se confond avec ses cheveux, coiffés en un carré tout simple. Ma mère ne tolérerait jamais le moindre cheveu blanc sur sa tête. Le seul blanc que vous trouverez à proximité de sa personne est dilué dans le carrelage en travertin de l'entrée, à la maison. « Pour avoir l'air d'une bonne sœur moribonde, non merci, dit-elle. Le look naturel, c'est très bien, mais je ne vois pas du tout pourquoi je choisirais celui-là. » Non, ma mère est d'un brun cendré intense, aujourd'hui et pour toujours (en tout cas tant que L'Oréal continuera à fabriquer cette nuance).

J'embrasse du regard la pièce, qui contient trois cent douze invités. Hier soir, ils étaient figurés par un tas de Post-it disposés sur un panneau, dans la cuisine de ma mère, et aujourd'hui, ils sont assis à la table qu'ils méritent en vertu de notre hiérarchie italo-américaine. Premier échelon : les Parents, Amis proches, Professionnels, Collègues, Cousins, Enfants. Deuxième échelon : la Belle-Famille. Et troisième : les Insulaires (des parents à qui on ne parle pas parce qu'il s'est passé quelque chose de moche, peu importe qu'on ne s'en souvienne pas) ; les Grossiers (ceux qui ont répondu tardivement) ; et enfin les Séniles (sans commentaire).

Je dois paraître bien esseulée sur la piste de danse. Pourquoi ne suis-je pas venue accompagnée ? Gabriel s'est offert comme cavalier, mais je ne voulais pas lui imposer une danse des canards avec ma cousine Violet Ruggiero, par cette chaleur. Comment se fait-il que, parmi toutes les personnes présentes ici, je reste la seule célibataire de moins de quarante ans ? Sentant la honte qui me gagne, mon frère, Alfred, me prend la main à la seconde où la musique commence. C'est un peu bizarre de valser aux bras de votre frère unique, avec qui vous avez une relation tendue, sur *Can You Feel*

the Love Tonight, mais je m'en accommode de mon mieux. C'est un partenaire de danse, après tout, même si nous sommes unis par les liens du sang. Il faut savoir apprécier ce qu'on a.

– Merci, Alfred.

– Je danse avec toutes mes sœurs, répond-il, comme un mécanicien de chez Midas qui coche sa liste de réparations.

Nous tournoyons pendant un moment. Je tente maladroitement d'engager la conversation.

– Tu sais pourquoi Dieu a inventé les frères dans les familles italiennes ?

Il mord à l'hameçon.

– Non, pourquoi ?

– Parce qu'il savait que les sœurs célibataires avaient besoin de quelqu'un avec qui danser aux mariages.

– Tu as intérêt à trouver une meilleure blague pour ton discours.

Il a raison, et je fulmine en silence. Mon frère a trente-neuf ans, mais je ne vois pas un homme d'âge mûr, père de deux enfants, je ne vois que le gamin maussade qui décrochait partout la mention « très bien » et n'avait aucun ami à l'école. La seule fois où il s'égayait, c'était quand la femme de ménage venait le jeudi et qu'il l'aidait à astiquer le carrelage. Là, Alfred était content : avec un balai à la main et de l'ammoniaque dans un seau.

Alfred a toujours le même épi dans les cheveux et la même expression sérieuse que lorsqu'il était plus jeune. Il a aussi l'ancien nez de Maman et la lèvre supérieure mince du côté de Papa. Il ne fait confiance à personne, y compris à sa famille, et il peut dénigrer pendant des heures les médias et le gouvernement. Alfred vous plombe la journée dès qu'il ouvre la bouche. Il

est le premier à appeler quand la chaîne New York 1 diffuse en direct les images d'une maison qui brûle, et le premier à envoyer des mails en masse lorsqu'on annonce une infestation de punaises de lit sur la côte Est. Il est aussi expert dans toutes les maladies qui affectent les familles de descendance méditerranéenne (les pathologies auto-immunes sont sa spécialité). Nous avons passé tout le réveillon de Noël l'année dernière à l'écouter discourir sur le prédiabète, de sorte que nous avons vraiment apprécié le baba au rhum quand est arrivé le dessert.

– Comment va Grannie ? demande-t-il.

Je regarde notre grand-mère, la mère de ma mère, Teodora Angelini, que l'on a assise à la table des Séniles afin qu'elle soit en compagnie de ses cousins et de sa dernière sœur encore en vie, ma grand-tante Feen. Tandis que les autres enlèvent les noix de la salade, courbés en deux sur leur assiette, elle se tient droite comme un général d'armée. Ma grand-mère est une rose solitaire dans un jardin de ronces grises.

Avec son rouge à lèvres rouge pimpant, son tailleur d'été en lin rouge, ses cheveux blancs mis en plis et de larges lunettes octogonales en écaille de tortue, elle ressemble à une gracieuse résidente de l'Upper East Side qui n'a jamais travaillé de sa vie. En réalité, la seule chose qu'elle a en commun avec ces dames de la haute société, c'est son tailleur. Grannie est une ouvrière propriétaire de son affaire. Nous créons des chaussures de mariage sur mesure dans Greenwich Village depuis 1903.

– Grannie va très bien, dis-je à mon frère.

– Elle peut à peine marcher, réplique Alfred.

– Elle a besoin de se faire opérer des genoux.

– Elle a besoin de plus que ça.

– Alfred. À part ses genoux, elle est en excellente forme.

– Tout est toujours rose avec toi, soupire Alfred. Tu es dans le déni total. Grannie a presque quatre-vingts ans et elle ralentit.

– C’est ridicule. J’habite avec elle. Elle virevolte toujours autour de moi.

– Vu que tu ne bouges pas, ce n’est pas difficile.

Et toc. La Pique. Comme je ne veux pas me disputer avec lui au mariage de ma sœur, je laisse passer, mais il continue :

– Grannie n’est pas éternelle. Elle devrait prendre sa retraite et profiter des enfants. Il y a une résidence seniors très sympa à côté de chez nous.

– Elle adore New York. Elle mourrait en banlieue.

– Je suis la seule personne dans cette famille qui soit capable de regarder la réalité en face. Il faut qu’elle prenne sa retraite. Je veux bien lui payer un appartement.

– Quelle générosité.

– Je ne pense pas à moi dans cette histoire.

– Ce serait bien la première fois, Alfred.

La loi de la jungle au sein d’une fratrie, nous sommes en plein dedans. Le ton d’Alfred, mon expression et le fait que nous avons arrêté de danser envoient une alerte muette à mes sœurs. Tess, pressentant un affrontement, s’est avancée sur la piste de danse et plante ses yeux dans les miens pour demander en silence : *Besoin de moi ?*

– Merci pour la valse.

Je tourne le dos à Alfred et me dirige vers la table des Amis, qui est à présent déserte parce que tous les plus de soixante ans foncent vers la piste pour se trémousser sur une version rock de *After the Lovin*.

Dans la ruée, je croise Papa et Maman.

– C’est notre chanson ! gazouille Maman en tenant la main de Papa en l’air comme une gymnaste brandissant un ruban.

Bientôt ils se pressent l’un contre l’autre, la joue de Maman collée à celle de Papa. On dirait deux frères siamois unis au sommet de la tête.

Une fois assise à la table des Amis, je prends ma fourchette et picore ma salade. Mon appétit s’est envolé. Je repose la fourchette. La piste de danse, bondée maintenant, m’évoque un tableau pointilliste composé de sequins, de perles et de cristaux Swarovski qui scintillent sur une mer d’étoffes lamées or et argent.

– Qu’est-ce qu’il t’a dit, Alfred ? demande Tess en se glissant sur la chaise à côté de moi.

Tess, mon aînée d’un an et demi, est une brunette à la forte poitrine et étroite de hanches. Sa robe de demoiselle d’honneur lui donne une allure de flûte à champagne. Malgré son physique de bombe, c’est la plus cérébrale de nous trois, peut-être parce qu’Alfred s’est servi d’elle pour réviser ses fiches dès qu’elle a eu quatre ans. Tess a le visage en cœur de Maman et le deuxième plus beau nez de la famille. Elle a aussi des cheveux noirs ondulés et des cils si épais qu’elle peut se dispenser de mascara.

– Il m’a traitée de loseuse.

J’étire le devant de ma robe comme si je soulevais un sac pesant une tonne.

– Et moi, de mauvaise mère. Il trouve que je n’ai aucune autorité sur Charisma et Chiara.

Je regarde du côté de la table vénitienne, où Charisma, sept ans, perfore un *cannolo* et le tend à Chiara, cinq ans, qui souffle dans le trou pour faire jaillir la crème. Tess lève les yeux au ciel.

– C’est la fête. Il faut bien qu’elles s’amusent.

- Alfred veut que Grannie prenne sa retraite.
- Oui, il est parti en campagne.

Tess examine son rouge à lèvres dans la lame du couteau à beurre.

– Tu sais, ces résidences seniors peuvent être vraiment chouettes.

– Ne me dis pas que tu es d'accord avec lui !

– Mais non... Je suis de ton côté, me souffle gentiment Tess.

– Chaque fois qu'il en parle, c'est comme s'il me donnait un coup de poignard.

– C'est parce que tu te soucies de Grannie.

De la pointe de son couteau, Tess attrape une rose en beurre et l'étale sur un reste de pain brioché.

– Et l'atelier de chaussures est ton gagne-pain.

Ma sœur a un air las. J'en déduis qu'elle a eu la même discussion avec Alfred et n'est arrivée nulle part.

Je ne veux pas gâcher la réception, aussi je change de sujet.

– Ça va, à ta table ?

– Pourquoi Maman nous a-t-elle éparpillées comme des casques bleus de l'ONU ? Elle n'a pas compris qu'on avait envie d'être assises *ensemble* ? D'accord, c'était une bonne idée de mettre Alfred et Clic-Clic à la table des Coincés...

– Appelle-la Pamela. Sauf si tu cherches la guerre...

D'un coup d'œil, je m'assure qu'ils ne sont pas dans les parages. Alfred est marié à Pamela depuis treize ans. Elle mesure un mètre cinquante et porte des stilettos de douze centimètres, même à la plage, et d'après la rumeur elle les a gardés aux pieds en salle de travail. On la surnomme Clic-Clic par référence au bruit de ses pas rapides quand elle marche.

– Les petites mènent le monde. Rien n’est plus attirant pour un homme qu’une femme qui tient dans son porte-monnaie.

– J’adorerais avoir ta taille, décrète Tess. Au moins, toi, tu as du panache. Pam n’en a aucun. Bref, ils vont parfaitement bien ensemble. Alfred est renfermé et Clic-Clic, froide comme un serpent. Cette cuillère a plus de personnalité qu’elle, conclut-elle en levant une cuillère.

Ma sœur regarde Charisma et Chiara, qui ont pris des olives dans les crudités et les ont calées sur leurs yeux. Les fillettes éclatent de rire quand les olives jaillissent de leurs orbites et tombent par terre. Tess leur fait signe d’arrêter. Les gamines s’enfuient en courant. D’un geste, Tess demande à son mari, Charlie, de les surveiller. Il est placé à la table des Grossiers, avec des invités qui se plaignent d’être assis trop près de la cuisine.

– Regarde les garçons d’Alfred, dis-je à Tess.

Nos neveux, Alfred Junior et Rocco, ressemblent à des banquiers miniatures avec leurs nœuds papillon et leurs serviettes blanches proprement étalées sur leurs genoux.

Tess soupire.

– Il paraît que Pamela leur fait prendre des cours de bonnes manières. Ils sont tellement bien élevés.

– Est-ce qu’ils ont le choix ?

Je tire à nouveau sur le devant de ma robe et consulte l’heure à ma montre. On dirait qu’il s’est écoulé quinze ans entre la soupe et la salade.

– Mr Delboccio m’a mis une main aux fesses.

– Berk, dit Tess.

– Pour être honnête, avec ma super gaine, je ne l’ai même pas senti. Je pourrais m’asseoir sur un lit de braises que je ne m’en rendrais pas compte.

– Alors comment sais-tu qu’il t’a pelotée ?

– À l’expression sur le visage de Mrs Delboccio. J’ai cru qu’elle allait attraper un bougeoir et le frapper.

– Il a sans doute trop bu. Et il fait tellement chaud dehors ! L’alcool monte droit au cerveau et grille les neurones. Promets-moi qu’il y aura une tempête de neige quand tu te marieras.

– Je te promets aussi de me marier à la mairie un mardi.

– Mais non, tu ne voudrais pas manquer tout ça.

Tess pivote sur sa chaise pour contempler la mer ondoyante des invités.

– D’accord, lâche-t-elle en se retournant vers moi. La mairie, ce sera très bien. Tailleur de ville et fleurs au poignet.

Des serveurs en smoking surgissent par les doubles portes de la cuisine, tels des pépites de chocolat déversées dans une pâte à gâteau. D’une main, ils portent d’énormes plateaux sur lesquels sont disposées des assiettes coiffées de couvercles en métal argenté. De l’autre, ils attrapent des chariots et y installent les plateaux. Les assiettes, offrant tournedos cuits à point, mousseline de pommes de terre et pointes d’asperges, sont placées sur les tables à un rythme soutenu. Voyant le dîner arriver, les danseurs quittent aussitôt la piste et repartent vers leurs tables comme une équipe de foot regagnant les vestiaires à la mi-temps. Tess se lève.

– Il faut que j’y aille. Le plat principal est servi.

Les Amis s’assoient en embrassant les assiettes d’un regard approbateur. Le tournedos, un mets coûteux, indique un certain niveau d’opulence, ce que les Italo-Américains apprécient encore plus que la fin de la guerre froide et les tubes de crème d’anchois à volonté.

– Comment ça va à l’atelier ? m’interroge Ed Delboccio.

Son crâne chauve ressemble aux couvercles en argent que les serveurs ont entassés dans un coin.

– Dites-moi... Est-ce que les gens achètent encore des chaussures fabriquées main ?

– Absolument.

J'ai essayé de répondre sur un ton aimable, mais c'est sans doute raté parce que tout le monde autour de la table me fixe.

– Ne vous vexez pas, reprend Mr Delboccio avec un sourire. Je vous pose cette question seulement pour faire la conversation. Pourquoi commanderait-on des chaussures sur mesure alors qu'on peut les acheter pour pas cher dans un de ces outlets ? Prenez, Shirley. Elle va aux soldes de tous les magasins. KGB...

– DSW, rectifie sa femme.

– Bref. Ce que je veux dire, c'est que j'ai économisé un paquet d'argent grâce à ces boutiques discount, croyez-moi.

Mrs Delboccio le pousse du coude.

– Tais-toi donc, Ed. Les chaussures de Valentine n'ont rien à voir avec celles qu'on trouve en grande surface. Ce sont des articles de luxe. Et Valentine travaille avec Teodora, elle est...

Elle agite sa fourchette dans ma direction en cherchant le mot juste.

– Créatrice de chaussures. Enfin, je suis son apprentie.

– Vous vous occupez de votre grand-mère aussi, n'est-ce pas ? continue Mrs Delboccio.

– Elle s'occupe très bien d'elle-même.

– Mais vous habitez avec elle, ce qui est si gentil. Et tellement généreux. Vous renoncez à votre liberté pour veiller sur Teodora.

Mrs Delboccio sourit, lèvres étroitement pincées comme la fermeture Éclair d'un porte-monnaie. Ses

cheveux bleus relevés sur le haut de la tête brillent de laque. Elle ajuste son gros collier en or. Ses ongles violets sont assortis à sa robe, laquelle est assortie à ses chaussures.

– De nos jours, on ne voit plus beaucoup de jeunes s’occuper des personnes âgées, renchérit Mr Delboccio.

Il se penche vers moi et me souffle son haleine au visage. Par chance, ce n’est pas une odeur épouvantable : moitié cannelle, moitié fromage de tête (réfrigéré).

– Voilà pourquoi je mets de l’argent de côté, explique-t-il. Je veux aller dans un de ces appartements seniors... Je vais devoir payer pour ce que mes parents – et Shirley aussi, d’ailleurs – ont eu gratis. Parce que ça m’étonnerait que nos gosses nous prennent chez eux, quand viendra le moment.

Mrs Delboccio le fusille du regard.

– C’est vrai, quoi, Shirley. Soyons réalistes.

Avec son couteau, Mr Delboccio pousse de la mousseline de pommes de terre par-dessus la viande qu’il a déjà piquée sur sa fourchette et fourre le tout dans sa bouche.

– Ils ont leur vie à eux. Ce n’est pas comme notre génération. Nous, on prenait les membres de la famille avec nous, qu’ils aient toute leur tête ou non. À mon avis, nos gosses ne feront pas ça.

– Pourquoi êtes-vous devenue créatrice de chaussures ? demande Mrs La Vaglio.

C’est une blonde minuscule avec une coiffure à la Linda Evans dans *Dynastie*. Les La Vaglio habitent dans l’Ohio. J’imagine que là-bas on ne connaît pas mon histoire.

– J’étais prof d’anglais dans un collège du Queens...

– Et ensuite vous avez rompu avec votre petit ami, m’interrompt-elle. Vous êtes restés ensemble combien de temps ?

Bon. Même dans l’Ohio, on sait tout sur moi.

– Pendant mes années de fac, et un peu après.

Je refuse de fournir une réponse précise à ces gens. Ils me marqueraient du *L* de Loseuse sur le front avec la tapenade.

– Votre premier amour, déclare Mrs Delboccio, qui se tourne ensuite vers son mari. Ed et moi, c’est pareil, sauf que la fin de l’histoire est différente. Je l’ai connu à dix-huit ans. J’en avais vingt-quatre quand on s’est mariés. Et ça continue.

– Vous êtes un modèle pour nous tous, dis-je en ajoutant trop de sel à ma salade.

– Merci, répond Mrs Delboccio avec suffisance.

Sue Silverstein se penche vers moi et me tapote la main.

– À l’époque, votre mère s’est fait un souci monstre pour vous.

– Elle ne devrait pas. Je suis très contente d’avoir une vie mouvementée.

Formidable. Quand les amis de mes parents ont trop bu, ils me racontent des choses que ma mère me cache.

– Ce qui compte, c’est de garder une attitude positive, décrète Max Silverstein en pointant sa fourchette sur moi.

– Vous savez, notre fils Frank est tout à fait libre, dit Mrs Delboccio. Il n’est pas gay, enchaîne-t-elle aussitôt après avoir bu une gorgée de vin. C’est juste quelqu’un de difficile.

Je me force à sourire.

– J’aime bien les gens difficiles, justement.

Mrs Delboccio presse la cuisse de son mari sous la table pour qu'il se rappelle que j'ai dit quelque chose d'encourageant sur Frank.

– Ça fait combien de temps que vous avez été larguée ? s'enquiert Mr Delboccio.

– Ed ! s'écrie sa femme.

– Trois ans, je marmonne.

Mr Delboccio émet un discret sifflement.

– Trois de vos plus belles années.

– Vous sortez avec quelqu'un en ce moment ? interroge Mrs La Vaglio.

C'est Mrs Delboccio qui répond. Elle parle de moi comme si le vin que je bois était une potion magique qui me rendait invisible.

– Si c'était le cas, elle l'aurait amené.

– Elle pourrait se trouver un galant, continue Mr Delboccio, qui louche sur mes seins comme sur deux poissons évoluant chacun de leur côté dans un aquarium. Mais elle préfère sans doute rester en solo.

– Rassurez-vous, dis-je en serrant les dents, je suis très heureuse.

– Personne n'a dit le contraire.

Mr Delboccio finit son thé glacé au bourbon et pose le verre sur la table à la manière d'un bûcheron qui abat sa hache. Je cherche des yeux un serveur. Au secours, décapitez-moi ce type ! Se méprenant sur mon signal, le serveur apporte une énorme saucière. Mr Delboccio s'en saisit et verse un litre de jus sur ce qui reste de son tournedos.

– Valentine, écoutez-moi bien. En tant que femme, vous disposez d'une fenêtre. Une fenêtre d'opportunité : quand vous avez le visage, le corps et la vitalité qu'il faut pour attirer un homme. Vous devez en choper un pendant que la fenêtre est ouverte, parce qu'une

fois qu'elle se referme, boum, terminé. Vous avez raté l'occasion et vous êtes enfermée dans un placard sans air. Seule. Vous me suivez ? Il n'y a plus d'oxygène. Aucun homme ne peut survivre là-dedans. Pigé ? Tic-tac, tic-tac. Un homme peut toujours trouver une femme, alors que pour une femme, le compteur tourne et au bout d'un moment, elle ne trouve plus d'homme.

– Ed, tu as bu assez de bourbon.

Mrs Delboccio retire le verre des mains de son mari et me jette un regard d'excuse.

– Valentine a encore la vie devant elle.

– Je n'ai jamais dit le contraire. Mais tu te rappelles ma sœur Madeline, qui a emménagé chez Ma quand celle-ci a eu son cancer du cerveau ? Ma pauvre mère souffrait de céphalées de tension, et du jour au lendemain c'est devenu une tumeur cancéreuse. Bref, quel âge avait Madeline à l'époque ? Trente ans, pas plus. Elle a habité chez Ma, elle s'est occupée d'elle jusqu'à ce qu'elle meure – paix à son âme –, et puis finalement elle est restée, où serait-elle allée ? C'était la tante vieille fille.

Ed cherche son petit pain pour le beurrer. Comme il l'a déjà mangé, il prend celui de sa femme.

– Il y en a une dans toutes les familles italiennes, conclut-il.

J'ouvre la bouche pour protester, mais aucun mot n'en sort. Peut-être a-t-il raison. Je me laisse aller un instant à imaginer mon avenir dans une maison de retraite pour femmes célibataires. Vu la tournure que prend cette soirée, je devrais peut-être déjà réserver ma chambre.

– Madeline était une sainte. Elle nous a tous bien soulagés. Évidemment, nous, nous avons nos vies et des enfants à élever, dit Mrs Delboccio en lissant sa serviette sur ses genoux.

– On a une vie *aussi* quand on est célibataire, claironne Mrs La Vaglio.

Un silence tombe sur la tablée pendant que les Amis scient consciencieusement leur tournedos. Je consulte ma montre à la dérobée. Les gens qui pensent que le temps passe trop vite devraient venir s’asseoir à la table des Amis, où manger le plat principal est plus long que la guerre du Péloponnèse. En ce moment précis, je donnerais n’importe quoi pour être placée à la table des Grossiers.

Mr Delboccio, penché en avant, plonge littéralement son regard entre mes seins.

– Dieu a voulu que les hommes et les femmes s’assemblent par paires.

Je me recule et noue ma serviette autour de mon cou en l’étalant sur mon décolleté comme un plastron.

– Combien de chaussures fabriquez-vous par an ? demande Mr Silverstein (qu’il soit béni).

– L’année dernière, nous avons sorti pas loin de trois mille paires.

– Avec combien d’employées ?

– Trois à plein temps, et quatre à temps partiel.

– Dites donc, c’est une affaire qui marche, lance Mr Silverstein d’un air admiratif.

L’orchestre entame *Good Vibrations* ; aussitôt les Amis posent fourchettes et couteaux.

– C’est le quart d’heure Beach Boys ! s’écrie Mr Silverstein.

Ils se lèvent. Les femmes ajustent leurs robes au niveau de la taille, des hanches et des fesses, puis partent vers la piste en remorquant leurs maris.

Je me détends à la table déserte, les pieds sur une chaise. Tess revient s’asseoir près de moi pendant que Papa dépose Tante Feen à la table des Séniles. Après avoir parcouru la salle des yeux, il nous rejoint au pas

de course. Il ne mesure qu'un mètre soixante-huit mais est bien proportionné et paraît plus grand. Il a d'épais cheveux poivre et sel, le nez proéminent des Roncalli et les lèvres crispées de sa lignée.

– Sainte mère de Dieu, je meurs de chaud !

Papa tripote son nœud papillon comme s'il tournait le cadran d'un climatiseur. Il se laisse tomber sur la chaise à côté de Tess.

– Je viens d'emmener Tante Feen fumer une cigarette dehors et j'ai cru qu'elle allait avoir une attaque. Vous savez qu'elle fume encore un paquet par jour ? Ses poumons doivent ressembler à une passoire à spaghettis. Ça va, les filles ?

Nous mentons en chœur.

– Impec.

– Votre mère veut que je chante *Butterfly Kisses* à votre sœur, mais je ne connais pas du tout les paroles.

– Empêche Maman de boire, dit Tess. Sinon elle va se mettre debout sur une table pour lui chanter quelque chose elle aussi, comme pour votre vingt-cinquième anniversaire de mariage.

Mon père hoche la tête à ce souvenir.

– Elle a eu une sciatique pendant des mois après ça.

– N'essaie pas de chanter, Papa, je lui suggère. Danse plutôt avec Jaclyn sur le CD.

– Je préférerais, mais tu connais ta mère. Pour elle, les mariages sont l'occasion de présenter les futurs candidats de *La Nouvelle Star*. Mon frère se fera une joie de monter sur scène, sans lâcher son verre de gin, bien sûr.

Notre sœur Jaclyn est ravissante, dans une robe sans bretelles toute simple et un jupon de tulle vapoureux qui met en valeur sa taille de guêpe. Elle se faufile entre les tables, pareille à un fouet que l'on extirpe d'un saladier de blancs battus en neige.

Maman a suggéré de border le bustier en soie de Jaclyn avec un ruban iridescent couleur menthe pour faire ressortir ses yeux. C'était une idée de génie. Grannie a fabriqué de magnifiques escarpins verts dont j'ai poli le cuir jusqu'à lui donner une patine à l'ancienne. De la tête aux pieds, ma petite sœur a l'éclat de la plus pure des émeraudes.

Jaclyn se pose sur la chaise de Mrs La Vaglio. Elle est vraiment adorable, avec son visage aux traits délicats et aux proportions parfaites, encadré par ses boucles d'un noir brillant.

– Est-ce que votre viande était dure ?

Papa, Tess et moi répondons d'une seule voix.

– Non !

Ma sœur s'évente avec la carte sur laquelle est imprimé le menu.

– Moi, j'aurais eu besoin d'une tronçonneuse pour couper la mienne... Valentine, tu vas devoir rattraper ça avec ton discours !

– Vu le public, ne te mets pas trop la pression, marmonne Tess en balayant la salle des yeux.

Je sens la sueur perler à mon front.

– Veille à ce que tout le monde ait allumé ses Amplifon à la table de Grannie, d'accord ?

Jaclyn boit une gorgée de mon eau glacée et presse le verre contre sa joue.

– N'en tiens pas compte, mais il faut que tu saches une chose : ma belle-mère déteste tout. *Sauf* critiquer. Comme si les Irlandais étaient des comiques et des pros du discours... Je rêve.

Tess et moi échangeons un regard. Les Irlandais, non contents d'être d'excellents conteurs, ont élevé l'art du discours à des sommets imbattables.